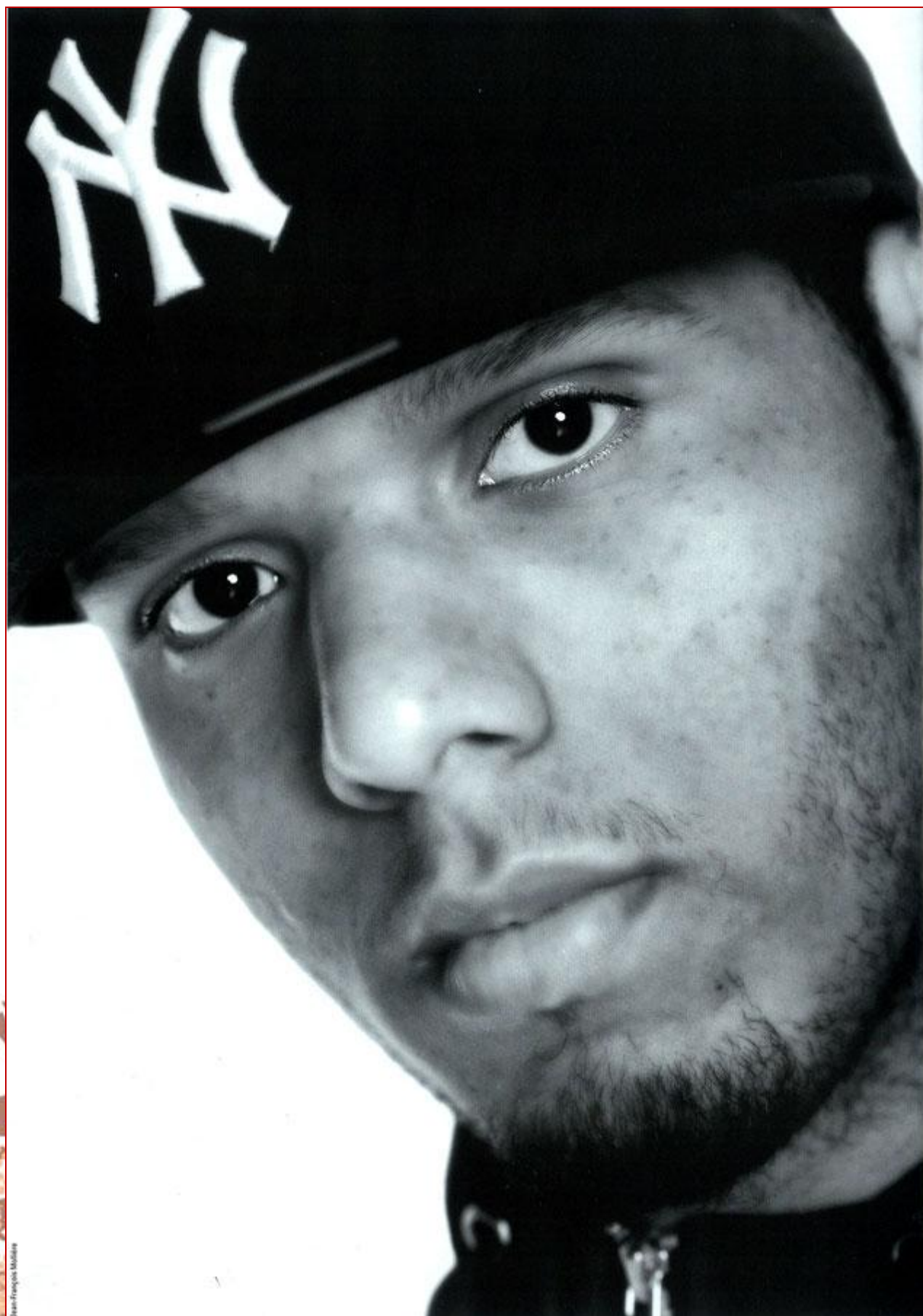


7. DU CÔTÉ DE CHEZ SAMUEL MEJIA



Maxi Basket – Mai 2011

**“QUAND J'ÉTAIS JEUNE, LE BRONX,
C'ÉTAIT VRAIMENT LA ZONE.”**

DU CÔTÉ DE CHEZ...

SAMUEL MEJIA

MEILLEUR JOUEUR DE LA MEILLEURE ÉQUIPE DE PRO A, SAMMY MEJIA EST UN BASKETTEUR À PART. UN JOUEUR CLASSE. PROBABLE MVP DE L'ANNÉE, LE DOMINICAÏN NOUS RACONTE SON HISTOIRE, UN RICHE PARCOURS OÙ SE MÈLENT SAINT-DOMINGUE, LE BRONX, JOE DUMARS, LEBRON JAMES, CHOLET, LA MAFIA SICILIENNE, LE FILM AVATAR ET MÊME GUITAR HERO.

Propos recueillis par Florent de LAMBERTERIE, à Cholet

CÔTÉ COUR

Ton enfance

Mon père est Dominicain et ma mère cubaine. Les deux ont quitté leur pays il y a longtemps pour venir aux États-Unis et c'est grâce à mon père que j'ai obtenu la nationalité dominicaine, même si j'ai toujours beaucoup de famille qui habite là-bas, ma grand-mère, des cousins... Nous étions onze enfants, moi je suis le 10^e. J'ai encore une petite sœur après moi. Nous n'avions pas trop d'argent, on faisait partie de ces familles à bas revenus mais l'ambiance à la maison a toujours été super. Les vacances, c'était génial, on rigolait, on jouait tous ensemble. À la maison, on parlait espagnol et anglais. Mes parents parlent entre eux en espagnol, ils parlent anglais mais leur langue maternelle est l'espagnol. Nous, les enfants, on alternait entre l'espagnol et l'anglais, parfois on parlait anglais avec mes parents et ils répondaient en espagnol. J'ai toujours parlé les deux langues et à New York, là où j'ai grandi, il y avait plein de gens d'origine latine.

Le Bronx

Aujourd'hui, New York change, la ville a beaucoup évolué dans le bon sens du terme. Mais quand j'étais jeune, le Bronx c'était vraiment la zone. Les écoles étaient mauvaises, il y avait beaucoup de criminalité, de violence... Disons que tout le Bronx n'est pas dangereux mais les quartiers difficiles sont vraiment très craignos. Il y a plein d'endroits où ma mère m'a toujours interdit d'aller et je n'y suis jamais allé. Certaines histoires que tu entends ou certaines choses que tu vois ne te donnent pas envie d'en savoir plus, parce que tu sais qu'il n'y a rien de bon à découvrir.

Le basket

Le Bronx, ça respire le basket, c'est le sport numéro 1, largement. Dans un sens, le Bronx m'a aidé niveau basket parce que là-bas, ça joue, tu es à bonne école. Il y a d'ailleurs un dicton aux États-Unis où on dit parfois d'un joueur « lui, il est de New York ». Ça veut dire ok, il sait jouer, il n'a pas peur. Beaucoup de très bons joueurs viennent du Bronx et plus encore y sont toujours

parce qu'ils n'ont pas pu aller à la fac et sont restés coincés là-bas. Quand j'étais adolescent, j'ai très vite pensé qu'il fallait que je parte si je voulais avoir une chance de m'en sortir parce que dans le Bronx, il y avait plein de choses qui pouvaient m'éloigner du basket. J'ai décidé de finir ma scolarité dans un lycée privé en dehors de New York, Storm King School. Je suis parti là-bas pour me donner une chance de réussir, rester concentrer sur les études et jouer au basket. C'est là que j'ai commencé à entendre parler d'autres joueurs. Avec mon équipe, on a fait des tournois en Caroline du Nord, Las Vegas, Californie... J'avais 15, 16 ans et c'est là que j'ai commencé à vraiment comprendre comment fonctionnait le basket, les ligues, les tournois, les joueurs en vue. Souvent, les jeunes qui sont bons en basket ont des parents derrière eux qui les poussent, les encouragent. Pour moi, ce n'était pas le cas, mes parents n'y connaissaient rien et ils ne s'y intéressaient pas. Le basket, c'était une affaire entre moi et moi. Toutes mes décisions basket, c'est moi et mes coaches qui ont été les seuls conseillers. D'ailleurs, ce n'est qu'en arrivant à l'université que mes parents ont commencé à réaliser que c'était plus qu'un sport.

De Paul

J'ai eu beaucoup d'offres en sortant du lycée : Syracuse, Miami, Saint Jones... Plein. Moi, je voulais être starter dès ma première année. Aujourd'hui, les freshmen débute les matches mais il y a dix ans, c'était beaucoup moins fréquent et je ne voulais pas passer un an à ne faire que m'entraîner. De Paul ne pouvait pas me promettre d'être dans le 5, mais ils m'ont dit qu'ils me voulaient dans ce but, que je n'avais qu'à faire mes preuves. Le coach avait été honnête avec moi dès le début, ça m'a plu. De plus en partant de New York pour finir mon lycée, mes notes avaient augmenté, donc je me suis

dit que si je restais trop près de la maison, ça risquait de retomber, il fallait que j'adopte la même démarche pour la fac. Chicago (ville où est située l'université de De Paul, ndr) je ne connaissais personne, rien. En plus, c'était trop loin pour rentrer le week-end. J'ai dû apprendre à m'occuper de moi tout seul, ça m'a aidé pour la suite de ma carrière en professionnel. La fac, c'était une grande expérience, surtout qu'à la fin de ma dernière année de lycée, j'avais participé à une sorte d'All-Star Game qui regroupe les vingt meilleurs joueurs du pays (Le High School EA Sports All-American, ndr). J'ai joué ce match avec LeBron James, Charlie Villanueva... et cette année-là, le match avait lieu à Chicago. J'avais donc déjà signé pour De Paul et beaucoup de gens étaient venus pour me voir jouer, voir la nouvelle recrue de l'équipe. Du coup, avant même d'arriver à la fac, tout le monde me connaissait et ça a vraiment simplifié mes débuts.

Meneur de jeu

Avant d'être professionnel, j'ai presque toujours joué meneur de jeu. J'étais très petit et fin, donc je ne pouvais jouer que meneur, j'adorais répéter mes exercices de dribbles. Et puis, quand j'avais quinze ans, j'ai joué au basket tout l'été. Du matin au soir, tous les jours. J'ai beaucoup grandi, j'ai pris quatre pouces (environ 10 cm) cet été-là. Je faisais 6,4 pieds (1,93 m) mais je pouvais toujours jouer comme un meneur, c'est pour ça que j'étais bon. Ça m'a beaucoup aidé pour obtenir une bourse. À De Paul, le coach a changé au bout de deux ans, le nouveau voulait toujours me faire jouer meneur mais on avait besoin de scoreurs sur les ailes, donc j'ai commencé à jouer 2-3, comme aujourd'hui. J'aime beaucoup jouer 2 et alterner un peu en 1, parce que ça désoriente la défense adverse de changer de rôle en plein match. Et puis pour jouer 1, il faut être en super forme parce que tu as le ballon tout le temps et tu cours beaucoup.

Draft 2007, 57^e choix, Detroit Pistons

Quand ils ont dit mon nom à la télé nationale, ça a été un moment incroyable. Quoi qu'il se passe à l'avenir, personne ne m'enlèvera jamais ce moment-là. Ma famille regardait

**"JOE DUMARS M'AVAIT DIT : ON AIME
CE QUE TU FAIS, ON VEUT TE GARDER."**

aussi, c'est une grande expérience et une récompense pour tous les efforts consentis. Deux jours après la draft, je suis parti pour Detroit, rencontrer le président, Joe Dumars, parler aux médias... C'était bien, une grosse expérience. Je ne faisais que m'entraîner. C'est vraiment quelque chose de jouer avec des joueurs que tu avais l'habitude de voir à la télé avant. Tu découvres aussi ce que c'est que le monde pro. Mentalement, c'est complètement différent de l'université. Je crois qu'en NBA, il faut bien sûr du talent mais aussi de la chance à un moment donné. Moi, j'étais de l'autre côté. Joe Dumars m'avait dit : on aime ce que tu fais, on veut te garder. Les Pistons n'étaient pas contents de Ronald Dupree et voulaient que je prenne sa place. J'ai fait de super Summer League, à tel point que les Pistons m'ont signé un contrat. Puis je me suis blessé, j'ai raté plusieurs jours d'entraînement, je n'ai pas pu montrer tout ce que je savais faire et mon contrat n'était pas garanti. Dupree, lui, était sous contrat, il fallait le payer s'il partait. En plus à cette époque, il y avait Chauncey Billups, Rip Hamilton, Rasheed Wallace, Tayshaun Prince... Le salary cap était au max, ils m'ont coupé avant le début de saison. La NBA, c'est merveilleux mais de l'autre côté, c'est un business intrinsèque. Reste que j'ai adoré vivre cette expérience.

La D-League

C'est rude, ce n'est pas facile de jouer là-bas. C'est fou parce que la D-League, c'est la seule league où les joueurs ne veulent pas être là, tu y joues uniquement pour espérer pouvoir partir. Donc tout le monde joue pour soi. En D-League, les salaires sont vraiment très bas, il n'y a même pas cette récompense de l'argent. En Europe, que tu sois heureux ou pas, que tu joues bien ou pas, au moins tu sais que tu vas toucher un bon salaire, que ta famille en profitera. La



Repères

Né le 7 février 1983,
à New York (États-Unis)

Taille :
1,98 m

Poste :

Arrière-Ailier

Clubs :

Roosevelt High School '97-00

Storm King School '00-03

De Paul (NCAA) '03-07

Fort Wayne Mad Ants

(D-League) '07

Capo d'Orlando (Italie) '08

Larissa (Grèce) '08-09

Pueblo Nuevo (République

dominicaine) '09

Cholet depuis 2009

Palmarès :

Champion de France '10

Champion de République

dominicaine '09

Vainqueur du Match des

champions '09

Élu MVP de la 5^e journée

d'Euroleague '10-11

All-Star Étranger '10

D-League, c'est différent, du coup c'est moi, moi, moi, je veux jouer, je veux scorer... Il faut être très fort mentalement pour jouer là-bas et je n'aimais pas du tout ça. Au moins, dans mon cas, l'équipe où je jouais était l'équipe réserve des Pistons, donc j'y suis arrivé avec l'étiquette de leader, l'équipe jouait pour moi. En arrivant, je m'étais dit : reste jusqu'au showcase, attends encore deux semaines et si l'NBA n'a aucune touche avec la NBA, tu t'en vas. Finalement, deux jours après le showcase, j'avais un contrat en Europe.

Capo d'Orlando

C'était la première fois que je venais en Europe alors, au début, j'étais nerveux parce que je savais que pas mal de joueurs américains pétaient les plombes au bout de deux mois et rentraient. J'avais peur d'avoir le mal du pays. Mais mes coéquipiers étaient vraiment super, l'atmosphère niveau basket était géniale et puis la ville est magnifique. J'avais un appartement avec vue sur la mer, il y avait du soleil tout le temps, la bouffe était excellente et puis l'italien ressemble beaucoup à l'espagnol, donc je me débrouillais. On a même fait les playoffs, donc c'était parfait ! En Sicile, je n'ai jamais rien vu en rapport avec la mafia, jamais. En revanche, quand je suis arrivé on m'a dit « profite de la Sicile, c'est une île magnifique mais il y a une ville où il ne faut pas aller ». Je voulais y aller pour voir ce qu'il en était mais je ne l'ai pas fait. C'était un peu comme les quartiers du Bronx où ma mère m'interdisait d'aller, tu veux voir mais tu sais qu'il ne faut pas.

Larissa

C'est très physique, très dur. En Europe, les arbitres laissent les défenseurs pousser les attaquants, aux États-Unis tu ne peux pas faire ça. L'Italie est physique aussi mais le jeu est rapide alors qu'en Grèce, ce n'est que du demi-terrain et tout le monde te pousse tout le temps. Tu dois apprendre à scorer avec la défense sur toi, tout le temps, où que tu ailles sur le terrain, il y a quelqu'un. Le premier mois en Grèce, j'étais crevé, tout le monde te donne des coups tout le temps. Mais au bout d'un moment, tu ne fais plus vraiment attention, tu joues. Le pays est superbe et j'aimais beaucoup la ville de Larissa, c'est l'endroit d'Europe où je me suis senti le mieux. Mais financièrement, c'était n'importe quoi, ils ne m'ont jamais payé tout mon salaire et je suis parti en avril avant la fin de saison. Je voulais arrêter mais c'était vraiment tôt, j'avais encore envie de jouer. Au bout de trois jours, j'ai eu une offre en République dominicaine, ce qui tombait bien parce que je n'avais pas envie de revenir tout de suite en Europe. J'y étais déjà allé plein de fois en vacances mais jamais pour jouer, donc j'ai dit oui. J'ai retrouvé ma famille, parlé espagnol, mangé la cuisine à laquelle j'étais habitué. C'était parfait, on a même fini champion du pays.

Cholet

Après la Grèce, je voulais avant tout un boulot où j'étais sûr de toucher mon argent. J'ai eu un paquet d'offres mais je n'étais pas sûr de la fiabilité et puis j'en avais assez des équipes qui changeaient de coaches tous les ans, je voulais un club stable, financièrement et au niveau de l'organisation. Cholet m'a approché. Je me suis renseigné et j'ai vu que le championnat était sûr niveau salaire, que le coach était là depuis plusieurs années et l'équipe était en Eurocup, ce qui était important aussi parce que sans coupe d'Europe, les semaines sont très, très longues. D'ailleurs, même avec l'Europe, les saisons en France sont trop longues. Tu commences mi-août et tu termines mi-juin si tu vas au bout. Quand les playoffs ont commencé, ça nous a pris cinq semaines pour gagner cinq matches. En plus, le temps devient agréable donc mentalement tu penses aux vacances, à la plage... Mais on a gagné et quand tu gagnes, tu oublies tout ça. Et puis l'ambiance dans l'équipe était superbe. On se retrouvait souvent tous ensemble, on allait faire du kart sur Nantes, on jouait à Guitar Hero. La relation entre les joueurs était géniale.

L'Euroleague

C'est peut-être la plus belle expérience basket de ma vie. L'atmosphère, les attentes, c'est fou. Tout ce que tu fais dans le

match est important, tu prends un rebond, tu te dis : yes ! Beau boulot ! La valeur de tout ce que tu fais sur le terrain est multipliée par dix en Euroleague. La NBA, c'est la NBA, mais ça reste les États-Unis. Là, tu joues contre les meilleures équipes de chaque pays. C'est extraordinaire, des voyages inoubliables et le niveau de compétition le plus élevé d'Europe. L'an dernier, j'ai vu le Barça remporter le titre à la télé et cette année, on les a joués ici à la Meilleraie. C'est quelque chose d'unique, le genre de chose que j'aurai plaisir à raconter à mes enfants plus tard. Quand on a connu ça, on n'a qu'une envie, c'est d'y retourner.



CÔTÉ JARDIN

L'équipe nationale

C'est un honneur de jouer pour la République dominicaine. Mais si je suis là où je suis aujourd'hui, c'est parce que j'ai toujours réussi à ne pas franchir la ligne. La vie, c'est une question d'équilibre, je ne peux pas passer toute la saison loin des miens. Quand l'été arrive, j'ai envie de rentrer chez moi, voir ma famille, mes frères, mes sœurs et profiter. Rejoindre l'équipe nationale, ça veut dire faire l'impasse là-dessus et il n'y a pas que ça. Après l'Italie, je devais jouer pour l'équipe nationale mais j'avais toujours mal à ma blessure contractée durant la présaison en NBA. La saison finie, je ne pouvais même plus poser le pied par terre, je n'ai pas marché pendant deux semaines tellement ça me faisait mal. J'ai joué toute la

saison avec la douleur et si je n'avais pas pris du repos pour me soigner, je suis certain que ça aurait été beaucoup plus grave. Après la Grèce, l'expérience que j'avais eue m'avait un peu dégoûté, je voulais rester à la maison l'été. Cet été, ma femme va avoir un enfant, donc ça ne va pas être possible, peut-être l'année prochaine... C'est vrai que tous les ans il y a quelque chose qui fait que je n'y vais pas mais la porte n'est pas fermée. J'ai toujours envie de jouer pour mon pays.

Le séisme d'Haïti

C'était effrayant. Ma grand-mère habite sur l'île avec mes cousins et dès qu'on a su pour le tremblement de terre, on a appelé pour savoir si tout le monde allait



Jean-François Molline

"EN GRÈCE, LES GENS SE LÈVENT LE MATIN ET PARTENT PRENDRE UN CAFÉ PENDANT DEUX HEURES. DU COUP, JE M'Y ÉTAIS MIS AUSSI."

bien. Curieusement, il ne s'est rien passé en République dominicaine, seul l'Ouest de l'île a subi le choc. C'était dur parce que les Dominicains et les Haïtiens sont proches, il y a d'ailleurs beaucoup d'Haïtiens qui vivent en République dominicaine. J'ai été très heureux d'apprendre que mes proches n'avaient rien mais je l'ai quand même vécu comme une tragédie.

Barack Obama

J'étais à Chicago au début de sa campagne (*Obama est de Chicago*). Plus jeune, je ne m'intéressais pas du tout à la politique. Aujourd'hui, j'y fais plus attention. Je ne connais pas tout mais je pense qu'Obama fait du bon boulot. Quand il est arrivé, les USA étaient au plus bas. Je ne dis pas que le pays est tout en haut avec lui mais il y a du progrès. Le taux de chômage a baissé, il a fait voter la couverture médicale, tout n'est pas parfait mais si on fait le bilan, je ne crois pas que les États-Unis soient devenus pire avec Barack Obama. Ce n'est pas facile, n'oublions pas qu'il est le premier président afro-américain, tout cela représente beaucoup de pression.

Un hobby

J'aime chanter. Quand je suis chez moi aux États-Unis, je vais à l'église toutes les semaines, je suis très religieux et j'adore chanter durant l'office. J'aime aussi découvrir différentes cultures et pour ça, l'Europe est extraordinaire. En Grèce par exemple, les gens se lèvent le matin et partent prendre un café pendant deux heures, du coup je m'y étais mis aussi. Partout où je vais, j'essaie de m'adapter aux coutumes locales, c'est une partie vraiment sympathique de mon boulot.

Si tu n'avis pas été basketteur

Je ne sais vraiment pas, je n'y ai jamais réfléchi. J'ai un bon feeling avec les enfants, j'aime être auprès d'eux, donc peut-être quelque chose comme professeur ou éducateur social, un métier en rapport avec les enfants.

Un autre sport

Le baseball. En République dominicaine, c'est un sport qui est très, très populaire. Mais aujourd'hui, je me mets à votre football, le soccer. Je ne connais pas tout mais j'aime voir les grosses équipes, je regarde la *Champions League* dès que je le peux. Un pronostic pour cette année

? J'aime bien Barcelone donc disons le Barça. Messi est juste génial. Même quand il ne marque pas, dès qu'il joue, les gestes qu'il tente, c'est un régal à voir.

Un livre de chevet

Je n'ai pas de livre culte mais plutôt un auteur culte, James Patterson. C'est un maître du polar à suspense. Dès qu'il sort un nouveau livre, je prends, je sais que je ne serai pas déçu.

Un film culte

Pareil, pas de film mais un réalisateur, James Cameron. Surtout pour *Avatar*. Ok, *Titanic*, c'est un super film mais *Avatar*, c'est la seule fois de ma vie où tout était parfait. Les images, les couleurs, l'histoire, jamais je n'ai été autant estomaqué devant un film.

Trois choses à emmener sur une île déserte ?

La Bible, mon *i-Pad* et des chaussures. Parce que s'il pleut, si je dois aller dans la forêt chercher de la nourriture, mieux vaut une bonne paire de bottes !

Ce que tu ne ferais jamais même pour dix millions ?

Du saut à l'élastique. J'aurais bien trop peur que l'élastique lâche.

Une journée dans la peau de quelqu'un d'autre ?

(*Luc-Arthur Vebobe passe par là*) Luca ! (*Éclats de rire général*). Non je rigole. Le Prince en Angleterre qui va bientôt se marier ? (*Nouveaux éclats de rire*). Luca, tu m'imagines moi dans un château ?! Non, mais c'est dur comme question ça ! Luca, tu prendrais qui toi ? (*Luca répond qu'il ne sait pas trop*). Allez Barack Obama.

S'il ne te restait que 24 heures à vivre ?

Je rentre chez moi auprès de ma famille. Rien de spécial, juste moi et les miens.

Toi dans dix ans ?

En Floride, à Orlando, heureux avec ma femme et un ou deux enfants. Épanoui dans quelque chose d'autre que le basket, je ne crois pas que je jouerai encore. Coacher ? Peut-être, mais à Orlando alors, avec des jeunes. ■

L'un ou l'autre

- Vin ou bière
Du vin, et du rouge.
- New York ou Saint-Domingue ?
New York
- Trois-points ou dunk ?
Trois-points
- NBA ou Euroleague ?
NBA
- Erman Kunter ou Jim Bilba ?
C'est quoi cette question ?
Bilba, non, Erman, c'est lui le coach donc c'est la bonne réponse !
- Jour ou nuit ?
Le jour, j'aime le soleil.
- Mac ou PC ?
Mac

Si tu étais

- Un animal ?
Un lion
- Un personnage historique ?
Martin Luther King, il a changé le monde
- Un prénom féminin ?
Je ne sais pas, et je n'ai pas envie de savoir !
- Un jour de la semaine ?
Le dimanche
- Une invention ?
L'ampoule électrique
- Une couleur ?
Noir
- Une ville ?
New York bien sûr

1. Martin Luther King
2. Baseball
3. James Patterson
4. Barack Obama
5. Le Bronx
N.Y. City
6. Logo
Detroit Pistons

